



Bernard Billaudot

Société, économie et civilisation Vers une seconde modernité écologique et solidaire ?

Éditions des maisons des sciences de l'homme associées

Chapitre 6

Qu'est-ce qu'une vision ?

Éditeur : Éditions des maisons des sciences de l'homme associées
Lieu d'édition : Éditions des maisons des sciences de l'homme associées
Année d'édition : 2021
Date de mise en ligne : 2 mars 2021
Collection : Collection interdisciplinaire EMSHA
EAN électronique : 9791036568541



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

BILLAUDOT, Bernard. *Qu'est-ce qu'une vision ?* In : *Société, économie et civilisation : Vers une seconde modernité écologique et solidaire ?* [en ligne]. La Plaine-Saint-Denis : Éditions des maisons des sciences de l'homme associées, 2021 (généré le 22 juin 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/emsha/652>>. ISBN : 9791036568541.

Ce document a été généré automatiquement le 22 juin 2021.

Chapitre 6

Qu'est-ce qu'une vision ?

- 1 Même si beaucoup ne veulent pas le voir ou le reconnaître, parce que l'épistémologie est une matière aride, cette dernière est l'arrière-plan de tous les débats puisqu'elle a pour objet de répondre à la question : Qu'est-ce qui est vrai ? Puis-je « prendre » ce que me dit l'autre, l'accepter comme une vérité ? Nous avons vu que la façon de construire un savoir positif-scientifique qui s'est imposée dans les sociétés modernes réellement existantes consiste à distinguer et articuler le théorique et l'empirique. Ce couple « théorie-faits » a pour origine la critique du positivisme par Kant, pour qui les deux sources de la connaissance sont l'intuition sensible, qui préside à l'observation des faits, et l'entendement, dont procède la théorie. Ainsi, la construction des phénomènes dits observés (l'empirique) et la compréhension de ces phénomènes (le théorique) sont deux moments distincts, en ce sens que l'explication ne peut être induite de l'observation. Dans ce cadre, le débat porte sur la façon d'articuler la théorie et les faits qu'elle a pour objet d'expliquer. La théorie peut-elle être un a priori vis-à-vis des faits à expliquer, faits qui ont été construits sans mobiliser d'une façon ou d'une autre cette théorie en rendant la confrontation entre les deux possibles, comme le postulent Popper et les tenants de la problématique du choix rationnel ? Ce couple est-il au contraire une dualité, c'est-à-dire un système tel que chacune de ses composantes ne peut être pensée sans l'autre, comme le retiennent Marx et les structuralistes ? Si les partisans du mode empirico-formel sont largement majoritaires en sciences de la matière et de la vie, ce n'est pas le cas en sciences sociales et humaines. Le débat y reste largement ouvert, certains s'en tenant encore à l'induction. D'ailleurs, il ne doit pas être confondu avec celui qui porte sur le point de savoir si ce que disent les humains à propos de ce qu'ils font est, ou non, un matériau indispensable à mobiliser dans l'espace théorique ou encore avec celui de savoir si la théorie a, ou non, pour principal objet de « ressaisir » ces significations, c'est-à-dire d'éclairer les acteurs sur ce qu'ils vivent ensemble. Dans cette épistémologie à deux espaces, le terme de vision, au sens spécifié par Schumpeter, relève de l'espace théorique : toute théorie portant sur un domaine repose sur une vision de ce domaine. Cette dernière est alors identifiée aux prolégomènes de cette théorie, au fond dont sont tirées les hypothèses-axiomes qui

sont le point de départ de celle-ci, plusieurs théories pouvant ainsi avoir pour fondement une même vision.

- 2 Comme nous l'avons expliqué, il s'agit d'avoir recours à une autre épistémologie pour (re)construire une autre vision de la société moderne. Cette autre épistémologie consiste à élever la vision au rang de catégorie propre à un espace distinct de l'espace théorique, sans faire pour autant de celui-ci un sous-produit de l'espace empirique. Ce troisième espace est **l'espace structurel**. Une **vision est une connaissance construite dans cet espace**. La principale caractéristique de cet espace est, à la différence de ce qu'il en est à la fois pour l'espace empirique et pour l'espace théorique, d'être **détaché de toute inscription spatiale et temporelle particulière**. Cette épistémologie triadique n'est pas propre aux sciences sociales. Elle constitue une façon particulière de se situer dans le débat qui s'est poursuivi au-delà de Kant en épistémologie des sciences de la nature et qui a conduit à distinguer nettement le réalisme scientifique et l'empirisme logique. Il y a lieu, dans un premier temps, de revenir sur ce débat. On s'en tiendra ensuite aux sciences sociales, en définissant précisément ce en quoi consiste une vision dans ce cadre. Cela sera fait en partant de l'idée qu'une méthode va de pair avec une problématique d'appréhension du vivre-ensemble des humains. La problématique, qui forme système avec l'épistémologie triadique « vision-théorie-faits », est à la fois historique, institutionnaliste et pragmatiste. Une vision s'apparente au dessin, sans cesse revu au fur et à mesure que le temps passe, des ombres portées des phénomènes observés. Sa construction relève à la fois de l'intuition sensible et de l'entendement. Ce couple « problématique-méthode » délimite une position particulière dans le champ des institutionnalismes.

Le débat épistémologique après Kant

Pourquoi, après Kant, le débat en épistémologie des sciences n'a-t-il pas pris la même tournure en sciences de la nature et en sciences sociales ? Il y a deux raisons principales à ce constat¹.

Une définition de la science « moderne » qui pose problème pour les sciences sociales

- 3 La première raison a déjà été évoquée : la définition de la science moderne, qui s'est imposée, ne convient sans problème que pour les sciences de la nature (matière et vie). On peut s'en remettre à la définition qu'en donne Michael Esfeld :

La science moderne se caractérise par trois traits principaux : 1/ La *systématicité* : la nature nous présente des phénomènes divers. On essaie de réunir autant de phénomènes divers que possible sous une même explication simple en utilisant la notion de loi de la nature. [...]. 2/ L'*objectivité* : les théories scientifiques ne dépendent pas d'un point de vue particulier. Dans le domaine scientifique on essaie de faire abstraction de tout point de vue particulier, l'objectivité consistant en un point de vue « de nulle part ». 3/ La *méthode expérimentale* : une théorie scientifique ne se borne pas à classer les phénomènes. En vertu de son caractère systématique, elle permet de déduire des prédictions sur le comportement des phénomènes. Ces prédictions sont soumises à des tests systématiques sous la forme d'expériences scientifiques².

- 4 L'extension de cette définition aux sciences sociales soulève des questions telles que beaucoup de chercheurs s'y refusent. Ce sont, en l'occurrence, les propositions 2/ et 3/

qui sont discutées. Pour certains, le chercheur en sciences sociales ne peut adopter ce point de vue « de nulle part », ce que Hannah Arendt appelle « l'aliénation par rapport à la Terre » consistant à l'observer « du point de vue d'Archimède³ ». Il ne peut se couper de la philosophie, s'extraire de la caverne de Platon, échapper à la question augustinienne – *quaestio mihi factus sum*, qui se traduit par : « je suis devenu question pour moi-même⁴ ». Pour les mêmes chercheurs ou pour d'autres encore, il ne peut avoir recours à la méthode expérimentale parce que celui qui organise l'expérience doit parler à ceux qui ont été sélectionnés pour en être les acteurs, ce qui introduit la médiation du langage en révélant ainsi que ces derniers ne sont pas simplement des agents totalement guidés par un protocole expérimental, comme peuvent l'être par exemple les particules qui circulent dans le synchrotron grenoblois.

Une difficulté des chercheurs en sciences sociales à s'inscrire dans le débat du réalisme scientifique

- 5 La seconde raison procède de la première. Après Kant, le point de référence dans le débat épistémique au sein des sciences de la nature est ce qu'il est convenu d'appeler le **réalisme scientifique** :

On souscrit au réalisme scientifique si et seulement si l'on accepte les trois propositions suivantes : 1/ *Proposition métaphysique* : l'existence et la constitution de la nature sont indépendantes des théories scientifiques. L'indépendance est à la fois ontologique et causale : l'existence de la nature ou sa constitution ne dépendent pas du fait qu'il y ait ou non des personnes qui développent des théories scientifiques [...]. 2/ *Proposition sémantique* : l'existence ou la constitution de la nature déterminent lesquelles de nos théories scientifiques sont vraies (et lesquelles ne sont pas vraies). Par conséquent, si une théorie scientifique est vraie, les objets que pose cette théorie existent et leur constitution rend vraie les théories en question. Autrement dit, leur constitution est le vérificateur (*truth-maker* en anglais) de la théorie en question. 3/ *Proposition épistémique* : les sciences sont, en principe, capables de nous donner un accès cognitif à la constitution de la nature. En particulier, nous avons à notre disposition des méthodes d'évaluation rationnelle applicables à des théories scientifiques concurrentes – ou des interprétations concurrentes de la même théorie scientifique – qui sont capables d'établir, au moins de façon hypothétique, laquelle de ces théories ou interprétations concurrentes est la meilleure au niveau de la connaissance⁵.

- 6 Il s'agit d'un point de référence parce que certains s'en remettent à ce réalisme scientifique et d'autres le mettent en cause. Il y a lieu de noter que, pendant tout un temps, ce point de vue dans le débat épistémique a été confondu avec l'**empirisme logique** défendu par le courant du « néopositivisme ». Rudolf Carnap est le philosophe le plus important de ce courant⁶. En résumé, son point de vue est le suivant :

L'expérience sensorielle est le fondement des connaissances. La connaissance commence par des propositions empiriques élémentaires. [...]. Prenant ces propositions comme point de départ, on emploie la méthode d'induction pour construire une théorie scientifique, [...] qui est un système logique de propositions générales. [...] Les théories scientifiques permettent de concevoir des expériences scientifiques et d'en déduire des propositions élémentaires prédisant les résultats de telles expériences. Ces propositions élémentaires sont confirmées ou réfutées par l'observation des résultats des expériences, et elles confirment de manière inductive les théories scientifiques⁷.

- 7 Comme cela était déjà le cas pour le positivisme, les maîtres mots de l'empirisme logique sont donc induction et vérification. On doit y ajouter réduction, puisque, pour

l'empirisme logique, « toutes les propositions des théories scientifiques peuvent être réduites à des constructions logico-mathématiques à partir de propositions élémentaires⁸ ». Cet empirisme logique est une version particulière du réalisme scientifique. Il n'y a pas de discussion à ce propos. Cette version particulière a été critiquée. D'abord, comme on l'a vu, par Karl Popper dont on réduit souvent l'apport critique au remplacement de la vérification inductive par le critère de réfutabilité conduisant à ne parler que de théorie corroborée. Puis par Willard Quine pour qui (i) une réfutation de propositions prises isolément n'est pas possible et (ii) on ne peut séparer des propositions empiriques et des propositions de la logique et des mathématiques, en prônant alors l'holisme de la confirmation et l'holisme sémantique⁹. Enfin, par Wilfrid Sellars qui réfute le mythe du donné de l'empirisme, c'est-à-dire deux idées relatives à l'expérience sensorielle : (i) celle-ci nous est donnée immédiatement (elle est simplement causée par des stimulations de nos organes des sens qui proviennent d'objets physiques) et (ii) elle provoque l'acquisition de croyances et les justifie¹⁰. Sellars défend donc la thèse que « toute connaissance – dans la mesure où elle peut entrer dans des relations de justification – est conceptuelle¹¹ ». Cette thèse est une reformulation de celle de l'holisme sémantique défendue par Quine. Elle donne tout son sens à l'idée que **les concepts de la théorie sont porteurs de leur propre contenu de signification** (critique de la réduction néopositiviste) et met clairement en avant le fait que, dans le mode empirico-formel d'établissement du savoir, une théorie locale établie selon ce mode est un **a priori** vis-à-vis des propositions empiriques qu'elle a pour objet d'expliquer (rejet de l'induction).

- 8 Le résultat conjoint de ces critiques est avant tout un affinement de la proposition dite sémantique du réalisme scientifique. Cette dernière s'en trouve reformulée dans des termes qui excluent toute connotation avec le néopositivisme¹². Quant à la troisième proposition du réalisme scientifique, celle dite épistémique, elle a pu être conservée en la dissociant nettement de sa version empiriste. Cette dernière postule qu'il y a toujours une meilleure théorie que les autres en termes de pertinence. Or, cette idée est remise en question par ce qu'on appelle « la sous-détermination des théories par les faits » – on ne peut départager, par confrontation avec les faits, deux théories contradictoires, l'une et l'autre disant que « ce que l'on doit observer » est bien « ce qui est observé ». Cette dissociation est réalisée en retenant (i) la thèse de l'incommensurabilité locale et (ii) celle selon laquelle il est possible de reconstruire les concepts d'une ancienne théorie à partir des concepts de la nouvelle théorie¹³. Pour autant, le débat n'est pas clos au sein des sciences de la nature en faveur du réalisme scientifique ainsi revisité, si ce n'est qu'il ne porte pas sur la première proposition, dite métaphysique, à quelques exceptions près jusqu'au tournant du XXI^e siècle¹⁴.
- 9 Dès l'origine, beaucoup de chercheurs en sciences sociales ont éprouvé des difficultés à s'inscrire dans le débat du réalisme scientifique. Certains ont d'ailleurs considéré qu'il ne les concernait pas. Cette difficulté et ce rejet ont une même cause : ce ne peut être un point de référence indiscutable en sciences sociales dès lors que la « proposition métaphysique » n'y est pas acceptable. En effet, (presque) tout le monde s'accorde pour retenir que nos descriptions du social deviennent, aussitôt formulées, partie intégrante de ce qu'elles tendent à décrire, ce qu'on appelle la **réflexivité** de la science sociale. Certains défendent d'ailleurs l'idée de l'impossibilité des sciences sociales, si l'on entend par « science » un savoir conforme à cette proposition. La démarche « scientifique » en ce sens est de retenir que les événements (ou phénomènes) à

expliquer ont des causes et à doter les entités qui produisent ces événements de propriétés. S'agissant des événements sociaux, les entités en question sont les actes humains. Ils ont certes des causes, mais ce sont des causes mentales qui ressortent des significations ; autrement dit, des raisons. Et comme l'enjeu n'est pas de comprendre l'autre, mais d'expliquer « de l'extérieur » les phénomènes sociaux que l'on observe, les propriétés à attribuer aux humains sont des désirs et des croyances. L'impossibilité des « sciences » sociales se manifeste si l'on retient une circularité entre désirs et croyances, ce que postule notamment Donald Davidson : pour attribuer des désirs, il faut attribuer des croyances et réciproquement¹⁵ (cercle herméneutique). On ne sort de cette impossibilité que si l'on affaiblit le concept de science. Cela implique d'abandonner la circularité pour une montée en spirale – l'interprétation est guidée par des conventions qui la facilitent, et elle est corrigible. D'où le choix d'une conception correctionniste en science sociale, comme celle qui semble s'être imposée en physique.

- 10 Il est aisé de constater que ce point de référence qu'est le réalisme scientifique (ainsi précisé) relève de ce tronc commun épistémologique qui consiste à s'en tenir au couple « théorie-faits ». Toutefois, on ne traite pas, dans ce chapitre, de la proposition selon laquelle le choix d'une épistémologie triadique conduit, en sciences de la nature, à abandonner ce point de référence. Cela sera réalisé dans la partie VI, traitant de la seconde modernité virtuelle, seconde modernité qui implique une rupture avec la « science moderne » telle que Hannah Arendt l'a définie (voir *supra*) et qui sera qualifiée de science de la première modernité. On s'en tient à mettre en évidence que l'adoption d'une épistémologie triadique permet de surmonter – au sens du *aufhebung* hégélien qui inclut un dépassement, une abolition – des oppositions qui sont propres aux sciences sociales ou qui y sont particulièrement marquées, comme celle qui se manifeste à propos du réalisme des hypothèses.

Une vision : le troisième pôle d'une épistémologie triadique

- 11 Le concept schumpetérien de vision – un préalable indispensable à toute théorie visant à expliquer des phénomènes observés – revient à confondre une problématique et une vision. Une problématique est une façon d'entrer dans la quête de la réponse à une question. Ainsi, comme cela a été dit dans le tome 1, une problématique de science sociale est une façon d'entrer dans la réponse à la question de savoir comment comprendre les phénomènes observés dans toute solution de vivre-ensemble des humains. Toute problématique est porteuse de sa propre vision (au sens de Schumpeter), que ce soit la problématique classique de l'économie politique en termes de partage du produit entre classes sociales, la problématique marxienne du fondement économique de toute société humaine ou la problématique du choix rationnel (ancienne ou nouvelle). Puisque le terme de vision relève de la **méthode** retenue pour construire un savoir conformément à une certaine problématique, le changement opéré en autonomisant un troisième espace consiste à lever cette confusion, sans pour autant proposer une définition qui soit contradictoire avec celle de Schumpeter. Il n'en reste pas moins que toute problématique de science sociale ne conduit pas à donner une place à une telle catégorie d'analyse, via la méthode qu'elle implique. Ce ne peut être le cas que si la problématique est à la fois **historique, institutionnaliste et**

pragmatiste. La méthode, qui forme système avec cette problématique, ne peut être que triadique.

Une problématique historique, institutionnaliste et pragmatiste

Qu'est-ce qu'une problématique de science sociale qui est à la fois historique, institutionnaliste et pragmatiste ?

Une problématique historique

- 12 Adopter une problématique historique consiste, en science sociale (positive), à considérer que le déroulement du temps est irréversible et qu'en conséquence il y a toujours, dans l'explication des faits sociaux, une part irréductible à la démarche hypothético-déductive¹⁶. Pour le dire autrement, aucun fait qui intervient à un certain moment n'est semblable à un fait antérieur et, en conséquence, la science sociale ne peut être prédictive (les seules prévisions possibles sont celles qui sont établies en reproduisant les régularités passées). L'analyse porte sur des processus, des dynamiques, sans théorisation possible d'une scène originelle ou d'un futur probable (donc possible). Les formes, changeantes dans le temps, de la vie des Hommes (hommes/femmes) entre eux ne sont pas vues comme des moments au sein d'une « histoire globale » sans ruptures ou discontinuités, mais comme relevant d'une « histoire générale¹⁷ ». Les catégories générales d'analyse, celles d'occupation, de besoin, de bien, etc., qui traversent les sortes de vivre-ensemble des humains, ne peuvent être construites *in abstracto*. Ce sont des pseudo-concepts (flous et vagues) que l'on dégage de la comparaison entre des ensembles sociaux différents situés dans l'espace et le temps et dans lesquels ces mots ont un sens particulier. Comme le retient Ludwig Wittgenstein, ils ont un sens particulier parce qu'ils relèvent d'un « jeu de langage » qui fait partie d'une « forme de vie »¹⁸. On remonte donc toujours du particulier, situé dans l'espace et le temps et conceptualisé comme tel, au général.

Une problématique institutionnaliste

- 13 Une institution (et non pas telle institution observée en tel lieu à telle époque) est l'exemple parfait de la catégorie générale floue et vague. Il s'agit toujours d'une entité qui a été le produit d'un processus d'institution, qui perdure au moins un temps et qui organise les humains, en ce sens qu'elle rend la vie sociale possible en réglant des conflits et en assurant une certaine prévisibilité des comportements. Comme nous l'avons vu, elle est rendue manifeste par des normes codifiées ou tacites auxquelles se conforment assez systématiquement (au moins un temps) les membres de l'organisation sociale considérée. Comme cela est précisé dans le prochain chapitre, le terme de **norme** est alors utilisé comme générique recouvrant aussi bien une coutume, un usage, une routine, une procédure, une convention, une règle qu'une valeur ou une définition. Adopter une problématique institutionnaliste consiste à la fois à postuler que les faits sociaux ne peuvent être expliqués sans prendre en compte les institutions et à inclure dans les faits à expliquer (ou comprendre, si l'on préfère) la production institutionnelle elle-même. Ainsi définie, la problématique institutionnaliste a tout d'une auberge espagnole. Elle est à même de contenir une diversité d'institutionnalismes, à commencer par l'institutionnalisme rationnel qui est tout à la fois anhistorique et a pragmatiste (voir la typologie présentée à la fin de ce chapitre).

Une problématique pragmatiste

- ¹⁴ Nous avons vu que le pragmatisme est la doctrine défendue par un courant philosophique américain de la fin du XIX^e et du début XX^e siècle dont les principaux membres sont Charles Sanders Peirce, William James et John Dewey et dont s'est inspiré John R. Commons¹⁹. Selon cette doctrine, « l'idée que nous avons d'un phénomène, d'un objet n'est que la somme des idées que nous pouvons avoir au sujet des conséquences pratiques de ce phénomène, des actions possibles de cet objet²⁰ ». Cela consiste donc à accorder une place centrale à l'**expérience** et à l'**inférence** pour comprendre les actions humaines et à considérer en conséquence que les seules fins, dont on puisse parler en science sociale comme étant celles qui sont visées par ces actions, sont « les conséquences prévues qui apparaissent au cours de l'activité et qui sont employées pour accroître sa signification et diriger son cours ultérieur²¹ ». Si l'on intègre à cette composante pragmatiste les autres caractéristiques de la problématique – elle est aussi institutionnaliste et historique – la signification d'une activité particulière ne se comprend qu'en rapport avec le contexte institutionnel (ou la « forme de vie », si l'on préfère) dans lequel elle est exprimée et elle est à même de changer dans l'histoire. Cette problématique consiste donc à retenir l'idée que les êtres humains sont **disposés** à suivre les normes dont se composent les institutions si l'expérience leur apprend que ce suivi conduit au résultat qui en est attendu et à les contester en vue de leur changement si ce n'est plus le cas. Cela vaut aussi bien pour les normes qui disent comment faire que pour celles qui désignent qui a le droit de faire. On se donne ainsi le moyen de comprendre tout changement institutionnel, sans pour autant disposer ainsi de la raison générale pour laquelle les résultats constatés peuvent être conformes aux résultats attendus pendant un certain temps et ne plus l'être ensuite.

La méthode qui va de pair avec la problématique historique, institutionnaliste et pragmatiste : une méthode qui distingue trois espaces d'analyse

- ¹⁵ Si une problématique de science sociale positive désigne une façon d'appréhender les phénomènes relatifs au vivre-ensemble des humains, une **méthode** est la façon dont on procède pour établir un savoir sur ces phénomènes. À toute problématique particulière est nécessairement associée une méthode particulière, celle qui permet de produire un savoir en conformité avec cette problématique.
- ¹⁶ Nous venons de rappeler que le point commun entre les méthodes couramment mises en œuvre, toutes disciplines scientifiques confondues, est la distinction de deux espaces d'analyse, l'empirique et le théorique. Et que la plus pratiquée en science sociale à partir de la fin du XX^e siècle avec la généralisation de la nouvelle problématique du choix rationnel est le mode empirico-formel²². Or, cette méthode pose un problème que Damien Rousselière a bien mis en évidence en retravaillant le débat concernant l'utilisation de l'économétrie, celui entre les partisans de l'approche dite d'équations structurelles et les partisans de l'approche statistique²³. Le cas simple où le phénomène observé est un lien quantitatif ou qualitatif entre deux phénomènes suffit à appréhender ce problème (exemples : le lien positif constaté dans un pays entre l'évolution annuelle du niveau général des salaires et l'évolution annuelle du niveau

général des prix à la consommation est quantitatif, tandis que le lien constaté dans tous les pays européens entre l'appartenance à l'Église catholique et un vote de droite est qualitatif). La seule analyse empirique ne permet pas de dire quelque chose concernant la nature de ce lien (s'agit-il d'une causalité univoque ou d'une causalité systémique avec action et rétroaction ?), son degré de complexité (s'agit-il d'un lien direct ou d'un lien passant par d'autres variables ?) et son sens (quel phénomène est la cause de l'autre en cas de lien univoque ou quelle est l'action et quelle est la rétroaction en cas de lien systémique ?). Elle permet seulement de faire état d'une **corrélation**. Et chacun sait que « corrélation n'est pas raison ». Il y a donc toujours un *a priori* théorique dans la construction d'un fait de type lien²⁴. En l'occurrence, les méthodes économétriques plus ou moins sophistiquées qui permettent de tester les caractéristiques d'un lien (nature, degré de complexité et sens) reposent nécessairement sur la définition d'une situation contrefactuelle – une situation dans laquelle ce lien n'existe pas – et cette définition fait appel à quelque chose qui tout à la fois n'est pas d'ordre empirique et n'est pas non plus la théorie qui est proposée pour expliquer le lien²⁵. La solution de ce problème consiste à dire que ce quelque chose auquel on fait appel est une **vision**. Dans cette vision, le lien en question n'existe pas comme tel ; sinon la vision se confondrait avec la théorie. Mais on est assuré que, si le lien est observé dans un contexte qui relève de cette vision, il est de tel type (et non d'un autre type²⁶).

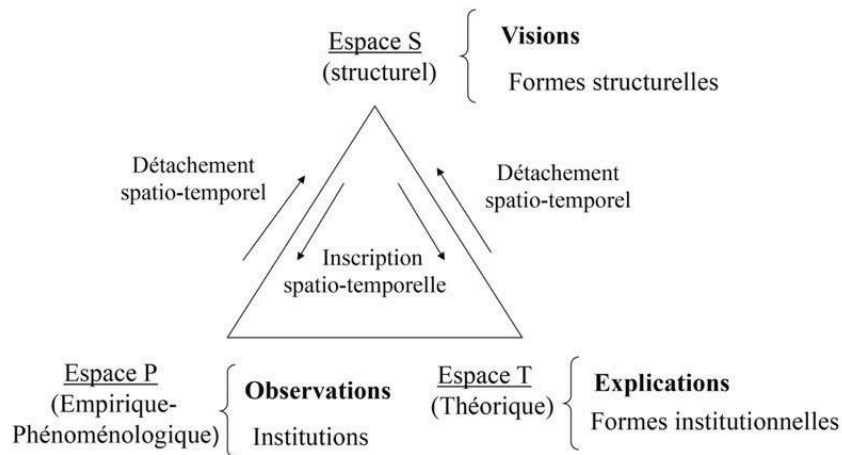
Trois espaces d'analyse

- 17 Quel que soit le domaine scientifique considéré, une vision de quelque chose est un cadrage d'**ordre structurel** de ce quelque chose. Une vision se distingue ainsi d'une observation (empirique) et d'une explication (théorique). Lorsqu'on adopte une problématique a historique, on postule que le structurel est immuable. Il n'y a donc pas lieu de lui faire une place comme espace d'analyse. En effet, puisqu'il est supposé que tous les phénomènes relèvent d'une seule et même structure, cette dernière est seulement présente au point de départ de la construction de l'explication théorique ; les hypothèses-axiomes retenues pour la construire en sont issues et on retrouve alors la confusion entre vision et problématique. Il n'en va plus de même avec une problématique historique, institutionnaliste et pragmatiste, puisqu'on postule alors que le structurel n'est pas immuable. Il ne peut donc être ignoré comme espace d'analyse²⁷. La méthode qui s'accorde à cette problématique implique donc de faire une place **explicite** au structurel en le dissociant du théorique. On passe ainsi des deux espaces classiques d'analyse que sont d'un côté celui des phénomènes (le factuel) et de l'autre celui de la théorie (le formel), à trois. Cette proposition fondamentale est le fruit d'une appropriation critique de la thèse de Denis Duperthuy²⁸. Ces trois espaces sont (voir Figure 4) :

- l'espace *P* des phénomènes observables, situés dans l'espace (géographique) et le temps (historique), espace qualifié d'empirique ou encore de phénoménologique dans lequel l'analyse consiste à construire des **observations** (à la troisième personne) ;
- l'espace *S* des structures dont relèvent tout à la fois les phénomènes observés et les théories qui permettent de comprendre ces derniers, espace structurel dans lequel l'analyse a pour objet de construire des **visions** détachées de toute inscription précise dans l'espace et le temps²⁹ ;

- l'espace *T* des conceptualisations de ces phénomènes prenant la forme de théories qui permettent de les comprendre en situation, espace théorique dans lequel l'analyse a pour objet de produire des **explications**.

Figure 4. Trois « espaces » d'analyse



Source : auteur

- 18 Cette méthode triadique conserve quelque chose du mode empirico-formel. En effet, (i) les faits sont des constructions ; (ii) ils ne sont pas porteurs de leur propre explication ou compréhension ; (iii) la théorie a cet objet, elle relève de l'entendement ; (iv) toute théorie n'est pas « la vérité », c'est une explication qui pourra être détrônée par une autre. Mais elle s'en écarte en retenant qu'il y a **trois** temps dans la production d'un savoir positif concernant « ce qui est » : 1/ **observer** (construire des propositions d'observation) ; 2/ **caractériser** ce qui a été observé dans l'espace structurel (en mobilisant ce que tout le savoir antérieur conduit à dire concernant la structure dans laquelle le phénomène observé trouve place) et 3/ **comprendre** théoriquement ce phénomène en tant qu'il est situé dans l'espace et le temps. Ces trois temps s'enchaînent **en spirale**. Aucun d'eux n'est donc premier.
- 19 En ce qui concerne l'institutionnel, l'observation est celle d'institutions, la caractérisation consiste à faire état de la forme structurelle dont chacune relève et la compréhension est celle de l'avènement d'une nouvelle forme institutionnelle relevant de cette forme structurelle, celle de sa stabilisation pendant une certaine durée ou encore celle de son entrée en crise, ou même celle de l'avènement de formes institutionnelles procédant d'un changement structurel (voir **Tableau 8**).

Tableau 8. Les trois espaces appliqués à l'institutionnel

« Espace empirique » Observer Fait (phénomène)	« Espace structurel » Caractériser Vision	« Espace théorique » Comprendre Théorie
Institutions	Formes structurelles	Formes institutionnelles

Source : auteur

Les débats épistémologiques revisités par le passage de deux à trois espaces d'analyse

- 20 Le passage à une épistémologie triadique permet d'abord de « réconcilier » la position de Kuhn et celle de Lakatos. Pour le premier, **un** paradigme théorique s'impose à chaque époque, tandis que pour le second, **plusieurs** programmes de recherche peuvent coexister, sans que l'on puisse dire que leurs noyaux durs respectifs relèveraient du même paradigme (au sens de Kuhn). Cette opposition est levée lorsqu'on retient que le paradigme de Kuhn est une vision, et non une théorie. Ainsi, plusieurs programmes de recherche, relevant de l'espace théorique, peuvent voir le jour à la même époque, au sein de la vision dominante qui est celle de cette époque (ou d'ailleurs de visions différentes, surtout en période de crise de la vision dominante).
- 21 Le changement proposé permet aussi de comprendre pourquoi la proposition de Kuhn a été réfutée par les faits, tout particulièrement en sciences sociales. Le détachement du structurel (vision) du théorique (situé) permet de dire, non seulement que plusieurs visions peuvent durablement coexister quand bien même l'une d'entre elles est dominante (domination n'est pas exclusion), mais encore que la vision dominante n'est pas nécessairement la même ici et là à un moment donné ou hier et aujourd'hui en un lieu donné.
- 22 L'adoption d'une épistémologie ternaire à la place de l'épistémologie binaire du face-à-face entre la théorie et les faits permet surtout de comprendre pourquoi le débat épistémologique en sciences sociales est un débat sans fin lorsqu'il reste enfermé dans ce face-à-face. Les développements de la première section de ce chapitre ont permis de clarifier les termes de ce débat en faisant apparaître qu'il se décompose en quatre débats qui s'enchaînent.
- Le premier est le débat de base entre les tenants de l'empirisme logique – la théorie à l'ancienne induite des faits – et les tenants de la rupture introduite par Kant (les faits sont une construction).
 - Le second débat se noue entre ceux qui, dans le débat de base, se rangent au point de vue kantien. Ce débat oppose les tenants du réalisme scientifique (reformulé dans des termes qui excluent toute connotation avec le néopositivisme) pour qui le couple « théorie-faits » est un dualisme – la théorie et les faits sont deux composantes construites indépendamment l'une de l'autre – et les tenants de la dualité – ces deux composantes ne peuvent être construites indépendamment l'une de l'autre. Présenté en des termes quelque peu différents, ce débat oppose ceux qui s'en remettent au mode empirico-formel, en considérant que cela a un sens de construire des propositions d'observation (dites empiriques et objectives) et de tenter de les expliquer par une théorie qui n'est pas induite de ces observations, et ceux qui excluent le recours à ce mode parce que les seuls « faits sociaux » envisageables sont ceux qui sont subjectivement vécus, toute tentative d'en construire « à la troisième personne » étant une théorie qui avance masquée (les partisans de l'herméneutique se rangent dans cette classe).
 - Le troisième débat se développe à partir de l'accord, dans le second débat, sur le point de vue du dualisme, c'est-à-dire entre ceux qui s'en remettent au mode empirico-formel. Il oppose les tenants de la priorité de la théorie (certains parlent d'ailleurs de primauté ou même d'antériorité) – on commence par la théorie et l'on construit ensuite les faits qui sont relatifs au champ de la théorie et qui vont permettre d'en tester la pertinence – et les tenants de la priorité de l'empirique – on commence par observer et l'on se préoccupe ensuite d'expliquer ce qui a été observé.

- Le quatrième débat se développe, comme le troisième, entre les partisans du mode empirico-formel. Il porte sur le **réalisme des hypothèses**, en opposant ceux pour qui la seule exigence à laquelle est soumise une théorie pour être acceptée est, au-delà de la nécessité qu'elle soit logique, sa pertinence à ceux pour qui elle doit aussi reposer sur des hypothèses, ou postulats de départ, réalistes³⁰.
- 23 Force est de constater que tous ces débats sont encore d'actualité au début du III^e millénaire. Même le premier l'est encore tel qu'il a été délimité, c'est-à-dire en ne confondant pas la position en faveur de l'empirisme logique – les faits sont porteurs de leur compréhension théorique – avec celle des tenants de la « priorité de l'empirique » dans le troisième des débats listés. Il est encore présent parce que ceux qui en restent à la position positiviste (ou néopositiviste au sens de Rudolf Carnap) ne peuvent accepter l'idée que les faits soient une construction. En effet, pour eux, une construction est nécessairement théorique et elle ne peut alors être faite qu'en mobilisant la théorie qui a pour objet de les expliquer. Celui qui a occupé le devant de la scène, au moins chez les économistes à la fin du XX^e siècle, est le quatrième débat, en tant que façon particulière de poser le troisième.
- 24 L'adoption d'une épistémologie ternaire permet de résoudre ces divers débats récurrents. Elle le permet pour le premier parce qu'elle conduit à dire que la construction des faits (ou celle des phénomènes observés, si l'on préfère), est alors faite en mobilisant une vision, et non une théorie (étant entendu que, si l'on devait mobiliser une théorie, ce ne pourrait être que celle qui a pour objet d'expliquer les faits ainsi construits). Ce sont donc les deux positions en présence qui sont disqualifiées par cette adoption. Cela signifie, à l'inverse, que chacune de ces positions met à juste titre le doigt sur un problème que pose la position adverse. Ainsi, les partisans du néopositivisme (au sens de Carnap) ont raison de dire que l'on doit mobiliser quelque chose qui ne relève pas de l'empirique pour construire des faits, tandis que les partisans de la rupture introduite par Kant ont raison de dire que la construction en question ne nécessite pas de mobiliser la théorie qui a pour objet d'expliquer ces faits.
- 25 Cette adoption permet aussi de surmonter le second débat. En effet, si l'on retient sa première formulation, l'argumentation est la même que celle qui précède. Si l'on s'attache à son autre formulation, on constate que la construction de faits à partir d'une vision met en question le caractère « objectif » des faits ainsi construits, dès lors que toute vision est suprasubjective (au sens de Georg Simmel, voir *infra*) et qu'*a contrario*, une même théorie ne peut révéler le sens caché des faits subjectivement vécus que si les représentations qui sont implicitement mobilisées par chacun pour construire subjectivement ces faits relèvent de la même vision (suprasubjective). Il y a d'ailleurs une autre façon de présenter le second débat :
- première position : la théorie se présente comme un *a priori* vis-à-vis des faits lorsqu'on adopte le point de vue selon lequel les faits particuliers à expliquer peuvent être construits indépendamment de la théorie qui vise à donner cette explication (en autorisant la confrontation qui donne un sens au critère de pertinence commun à Popper et à ceux qui, après lui, ont quelque peu corrigé sa radicalité sans remettre en cause la possibilité de la confrontation tels Lakatos et les correctionnistes) ;
 - seconde position : la théorie se présente comme un résultat lorsqu'on adopte la démarche constructiviste consistant à produire de façon unitaire à la fois les faits et la théorie par un aller et retour en spirale des uns aux autres, sans que l'on puisse pour autant définir précisément le statut du point de départ de cette spirale³¹.

- 26 Ainsi formulées, ces deux positions sont encore relatives au face-à-face entre théorie et faits. La prise en compte de trois espaces d'analyse permet d'en sortir, puisque la mise en rapport entre une théorie et les phénomènes qu'elle a pour objet d'expliquer (ou de comprendre, si l'on préfère) se réalise toujours sous l'égide d'une vision : on ne peut construire les faits sans mobiliser une vision – le protocole qui est suivi pour les construire procède d'une vision du contexte structurel dans lequel ils sont observés – et on ne peut construire une théorie compréhensive de ces derniers sans mobiliser au point de départ de cette théorie la **même** vision – les hypothèses-axiomes de la théorie sont tirées de cette vision. Plus précisément, en introduisant la vision, le face-à-face fait place à deux circularités. En retenant de partir des faits, la première est l'enchaînement « faits → vision → théorie → faits ». Elle comprend les trois liens orientés suivants :

- 1 (1) Les faits participent à la construction de la vision.
- 2 (1) La vision commande la théorie.
- 3 (1) La théorie explique les faits. La seconde circularité est en sens inverse de la précédente. Il s'agit de l'enchaînement « faits → théorie → vision → faits », qui comprend d'autres liens :
 - 1 (2) Les faits sélectionnent la théorie (celle qui les explique).
 - 2 (2) La théorie sélectionne la vision.
 - 3 (2) La vision commande la construction des faits.

- 27 Envisagé isolément à un moment donné du temps, le couple « théorie-faits » se présente comme un dualisme : les faits apparaissent construits indépendamment de la théorie qu'ils sélectionnent parmi toutes celles qui sont construites en tant qu'a priori vis-à-vis de ces faits (sous réserve du problème posé par la sous-détermination des théories par les faits). Par contre, tel n'est plus le cas lorsqu'on l'envisage au sein des deux circularités qui viennent d'être présentées. En effet, selon la première, ce sont les faits qui participent à la construction de la théorie, tandis que, selon la seconde, c'est la théorie qui participe à la construction des faits. Il n'en reste pas moins que ces circularités s'inscrivent dans le temps long : l'une et l'autre sont des montées en spirale. En conséquence :

1. Ce ne sont jamais les faits situés à expliquer qui participent à la construction de la théorie qui vise à les expliquer, mais des faits antérieurs, ceux qui ont conduit à améliorer la vision qui commande la théorie.
2. Ce n'est jamais la théorie à portée explicative qui participe à la construction des faits qu'elle a pour objet d'expliquer, mais des théories antérieures, celles qui ont conduit à sélectionner la vision au sein de celles qui étaient disponibles³².

- 28 On comprend ainsi pourquoi les deux positions, celle des partisans du dualisme et celle des partisans de la dualité, sont défendables. Elles ne peuvent être « scientifiquement » départagées puisque le recours à notre épistémologie triadique conduit à faire état du dualisme à court terme et de la dualité à long terme.
- 29 Le même constat s'impose pour le troisième débat : l'opposition entre les partisans de la « priorité de la théorie » et les partisans de la « priorité de l'empirique » disparaît parce que chacune de ces positions s'interprète en faisant appel à l'une des deux circularités – la « priorité de la théorie » à la première et la « priorité de l'empirique » à la seconde – et qu'il n'y a aucun ordre de priorité entre ces deux circularités.
- 30 Reste le quatrième débat portant sur le réalisme des hypothèses. Quelle que soit la position en présence, le sens donné à « hypothèse réaliste » pose problème. En effet, si la définition qu'on se donne d'une hypothèse irréaliste est qu'il s'agit d'une hypothèse qui est « contredite par les faits », on bute sur la difficulté suivante : puisque la seule

mise en rapport que l'on peut faire entre le côté théorique et le côté empirique est celui entre les propositions relatives à l'observable produites par la théorie et les propositions d'observation et que, par définition, une hypothèse-axiome posée au point de départ de la construction d'une théorie ne fait pas partie des propositions théoriquement observables sur laquelle débouche la théorie, on ne peut disposer que du critère de pertinence pour tester le « réalisme » ainsi défini. Le philosophe Alan Musgrave a fait avancer le débat à ce sujet en mettant en évidence trois types d'hypothèses : les hypothèses d'exclusion, les hypothèses essentielles et les hypothèses heuristiques³³. Pour chacune d'elles, le réalisme/irréalisme en question n'a pas le même sens. Pour une hypothèse d'exclusion (tel aspect de la réalité n'est pas pris en compte dans la théorie), une hypothèse réaliste est une hypothèse qui est justifiée parce qu'on peut montrer que l'aspect ignoré n'a que très peu d'effet sur le phénomène à expliquer (exemple : on peut négliger la résistance de l'air dans la théorie de l'attraction terrestre et faire « comme si » la pomme tombe dans le vide³⁴). Pour une hypothèse heuristique, une hypothèse irréaliste est une hypothèse dont on dit qu'elle est fausse (la théorie reposant sur cette hypothèse ne peut être explicative), mais qu'il est utile de faire dans un premier temps pour avancer ensuite vers une théorie plus générale (à même d'expliquer le phénomène étudié) (exemple : la présence d'un commissaire-priseur dans la théorie walrasienne de l'équilibre général). Enfin, pour une hypothèse essentielle (exemple : ignorer l'incertitude radicale en la réduisant à du risque), une hypothèse irréaliste n'est ni justifiable ni fausse et, dans ce cas, le test du réalisme se confond avec le test de la pertinence : on ne peut que tester les pertinences respectives de la théorie qui retient telle hypothèse essentielle et d'une théorie qui ne la retient pas (en conservant toutes les autres³⁵). On avance encore lorsqu'on distingue, au sein des hypothèses essentielles, les hypothèses relatives au cadre d'analyse de la théorie (exemple : réduire l'incertitude radicale à du risque) et les hypothèses relatives aux logiques d'action (les propriétés) dont sont dotées les entités agissantes retenues dans le cadre d'analyse (exemple : le consommateur cherche à maximiser son utilité, dans la théorie néoclassique du consommateur). En effet, on ne peut parler de « réalisme » que pour les hypothèses de cadre d'analyse. Pour les hypothèses de propriété, on ne peut dire qu'elles seraient contredites par les faits qu'en faisant appel à la pertinence. Pour ces hypothèses, le débat en question débouche donc sur une impasse.

31 L'impasse ainsi mise en évidence est levée par le recours à notre épistémologie triadique. En effet, à partir du moment où toute théorie est construite dans le cadre d'une vision, toutes les hypothèses qui sont retenues au point de départ d'une théorie sont tirées de cette vision, les hypothèses de cadre d'analyse dérivant de la structure constitutive de la vision et les hypothèses de logique d'action étant celles qui forment système avec cette structure (exemple : le système que forment la structure moderne comprenant un « marché de biens et services » et les logiques d'action de ceux qui interviennent sur ce marché en position de vendeur ou d'acheteur). Une hypothèse « **réaliste** » est alors une hypothèse qui est **déduite de la vision**, tandis qu'une hypothèse « irréaliste » est une hypothèse que l'on ne peut déduire de la vision. Dès lors seules les théories reposant sur des hypothèses réalistes (en ce sens) peuvent être pertinentes. De plus, le recours à une vision garantit, en principe, que les hypothèses retenues au point de départ de la théorie ne sont pas contradictoires entre elles.

32 Comme un fait ou une théorie, une vision est une **construction**. Au regard du couple « faits-théorie », la vision paraît être un préalable. Pour autant, sa construction se

nourrit à la fois de l'observation et de la mobilisation d'une version déjà construite pour comprendre l'observé situé dans l'espace et le temps.

Une vision : le dessin des ombres portées, dans l'espace structurel, des phénomènes observés

33 Il vient d'être dit qu'à la triade « observation-vision-explication » se trouve associée la triade « institutions-formes structurelles-formes institutionnelles » : on observe une **institution** en tant qu'elle est dotée d'une substance et d'une forme, on en caractérise la forme en considérant qu'il s'agit d'une actualisation particulière d'une **forme structurelle** (constitutive d'une structure), et enfin on explique théoriquement l'avènement, la stabilisation ou l'entrée en crise de cette forme alors qualifiée de **forme institutionnelle**. Pour bien comprendre cette triade, il faut apporter deux précisions formant un tout :

- la substance des institutions est une donnée d'observation ; elle est irréductible à la démarche de caractérisation relevant de l'espace *S*, ainsi qu'à la démarche hypothético-déductive qui opère dans l'espace *T*, l'une et l'autre étant seulement à même de traiter des formes des institutions ;
- une structure est un ensemble de formes structurelles sans substance.

34 Ainsi, le terme de forme convient des deux côtés (*S* et *T*). Cela se comprend sans difficulté en considérant un lit à barreaux, lit qui convient pour un petit enfant afin qu'il ne tombe pas par terre dans son sommeil. Qu'il soit en bois ou en fer, sa forme a le statut d'une frontière dont la substance du lit ne peut pas sortir et à l'intérieur de laquelle l'enfant doit rester pour que le lit assure sa fonction (il se cogne contre cette forme quand il cherche à en sortir). D'un lit à barreaux à l'autre, la forme du lit n'est pas exactement la même, mais il s'agit toujours d'une barrière (forme structurelle). Il en va de même pour une institution : la forme d'une institution est ce contre quoi des humains se « cognent » et cette forme institutionnelle est la spécification particulière d'une forme structurelle³⁶. Exemple : la règle selon laquelle, dans la France du début du XXI^e siècle, le salaire d'un salarié quelconque ne peut être inférieur au salaire minimum convenu nationalement, est un obstacle contre lequel se « cogne » tout employeur et cette forme institutionnelle est la spécification particulière d'une forme structurelle qui a pour nom le rapport salarial, rapport dont nous allons voir dans la quatrième partie qu'il est constitutif de la structure de base de la société moderne. La conclusion qui s'impose est qu'une structure n'est pas observable. Seules sont visibles, à l'image de ce qu'il en est dans la caverne de Platon, les ombres portées dans l'espace structurel des phénomènes observés.

35 Se représenter dans un premier temps une structure comme une ombre portée, floue et vague, permet d'en comprendre les principales caractéristiques :

- une structure est détachée des particularités de telle ou telle des formes concrètes de vivre-ensemble des humains qui ont la même ombre portée sur le mur de la caverne (au même titre que, dans une caverne des temps préhistoriques, ce qui y est dessiné est l'ombre portée d'un cheval ou d'un humain, et non pas celle de tel cheval ou de tel être humain, homme ou femme) ;
- à mesure que l'histoire avance, c'est-à-dire que du nouveau se manifeste, une structure n'est plus vue exactement de la même façon ; son image se précise ;

- une période de crise structurelle se manifeste par un « floutage » complet de l'ombre portée, avec la formation d'une nouvelle ombre portée qui n'est pas la copie conforme de la précédente mais qui a des points communs avec elle, de sorte que l'on est conduit à dire que, pendant tout un temps, une image se cachait derrière celle qu'on voyait, mais on ne pouvait distinguer l'une de l'autre.
- 36 Une structure repérée dans l'espace *S* a donc un certain degré de généralité, degré qui correspond à une certaine inscription dans l'espace et le temps – ce ne sont que certains phénomènes observés dans l'histoire et la géographie qui relèvent de cette structure. Ainsi, les structures particulières à tel ou tel segment de l'espace et du temps dans l'histoire humaine s'emboîtent dans une structure générale, celle de tout groupement humain. C'est seulement à cette dernière que s'applique la définition que Jean Piaget donne d'une structure, à savoir que l'on n'en sort pas, que tout ce qui advient ne peut être qu'une **transformation** au sein de cette structure, une transformation qui fait passer d'une forme à l'autre de la structure – Piaget qualifie chacune de ces formes de modèle. La reconstruction à réaliser relève de cette logique d'emboîtement de structures. Mais elle ne peut s'en tenir à deux niveaux, celui de la structure générale et celui de ses modèles. En matière de vivre-ensemble des humains, ce sont (au moins) **quatre** niveaux qui doivent être envisagés : 1/ la structure générale de tout vivre-ensemble, 2/ les grands genres, 3/ au sein de chaque genre, les espèces qui en relèvent et 4/ au sein de chaque espèce, les modèles en laquelle elle se décline (on ajoutera les versions au sein d'un modèle).

Représentation et vision

- 37 Si une vision s'apparente à ce que l'intuition sensible voit d'un ensemble d'ombres portées qui ont la même forme, elle ne s'y réduit pas. Il s'agit du dessin que réalise celui qui voit cela. Ce dessin procède de l'entendement. C'est une construction réalisée en sens inverse. Ce que l'on voit avec l'intuition aux divers niveaux emboîtés qui viennent d'être distingués relève d'une démarche qui part du particulier pour remonter au général. L'ordre est le suivant : modèle → espèce (le commun de modèles) → genre (le commun d'espèces) → structure générale (le commun des genres). Il s'agit de la première étape de la construction d'une vision dont on a parlé dans l'introduction du tome 2 (celle qui n'est pas faite dans cet ouvrage). La seconde, celle qui relève de l'entendement, consiste à faire le dessin des modèles. L'ordre est alors l'inverse du précédent. On part du dessin de la structure générale pour arriver à celui d'un modèle. Il s'agit, comme pour une théorie, d'une démarche hypothético-déductive : on déduit d'abord de la structure générale l'existence logiquement possible de plusieurs genres, puis de tel genre celle de plusieurs espèces, etc. Il importe que le modèle pensé s'accorde bien à l'ensemble des ombres portées qu'il représente. Pour autant, une vision n'est pas une représentation, si l'on s'entend pour dire qu'une représentation est subjective lorsqu'elle est propre à un être humain ou suprasubjective (au sens de Georg Simmel, voir *infra*) lorsqu'elle est partagée par un groupe d'êtres humains. Sans représentation du contexte dans lequel il mène ses activités, aucun être humain ne pourrait s'activer. Chacun se forge sa propre représentation à partir de ce qu'il connaît des visions scientifiques qui ont été élaborées. Ce processus relève de la conscience pratique ou même de l'inconscient et non de la conscience discursive (voir *infra*). Une vision est une construction qui relève de la science. Pour qu'elle soit acceptable, elle doit répondre à certaines exigences.

Le caractère « scientifique » d'une vision

- 38 Pour qu'un fait – une proposition d'observation expérimentale ou non – soit scientifiquement acceptable, il doit avoir été produit en se conformant à un protocole. Au regard de la façon dont un protocole est défini dans le mode empirico-formel, la précision qui est apportée avec le passage à une épistémologie triadique est qu'en toute généralité, ce protocole procède d'une vision préalablement construite. Comme celle-ci se précise avec le temps, un fait n'est jamais acquis. Pour qu'une théorie soit scientifiquement acceptable, elle doit être tout à la fois logique, réaliste et pertinente. Le recours à une épistémologie triadique ne modifie pas le sens de l'exigence de logique – les propositions théoriques observables doivent être logiquement déduites d'hypothèses-axiomes – et celui de l'exigence de pertinence – les propositions théoriques observables doivent dire la même chose que les propositions d'observation. Ce recours permet, par contre, de clarifier le débat relatif au réalisme, qui porte sur les hypothèses-axiomes. Ce réalisme signifie que ces dernières, qu'il s'agisse des hypothèses de logique d'action ou des hypothèses de cadre d'analyse, doivent provenir d'une vision et, en l'occurrence, de la **même** vision que celle qui préside à l'établissement du protocole. Puisque cette dernière se précise avec le temps, aucune théorie n'est acquise. Qu'en est-il pour une vision ?
- 39 Comme une structure ne s'observe pas, le critère d'acceptabilité scientifique d'une vision ne peut être celui qui s'impose pour un fait (le respect d'un certain protocole). Et on ne peut non plus s'en remettre aux trois critères d'acceptabilité d'une théorie. En effet, deux critères sont à exclure : la pertinence et le réalisme. La pertinence, parce qu'une vision n'a pas pour objet d'expliquer (ou comprendre) des faits et le réalisme, parce qu'une vision ne peut pas être son propre juge de paix. Pour autant, la logique ne suffit pas. On retrouve alors la thèse de Duhem-Quine (voir *supra*). À partir du moment où une vision est la matrice d'un ensemble de savoirs constitués chacun par le couplage de faits et d'une théorie capable de les expliquer, l'exigence qui s'impose pour une vision est qu'elle soit **la matrice de faits acceptables et de théories pertinentes**³⁷.

Une vision échappe au principe de non-contradiction

- 40 Cette image consistant à assimiler une vision au dessin d'ombres portées permet aussi de comprendre qu'une structure se rattache à l'**imaginaire**. La caractéristique essentielle de ce dernier est d'être hors temps et hors sol, comme c'est d'ailleurs aussi le cas pour l'inconscient³⁸. Une structure est le produit de l'imagination de l'être humain parce qu'il est dans la caverne de Platon. Il ne peut faire comme s'il avait la possibilité d'en sortir et de se situer au point d'Archimède à partir duquel la « science moderne », celle qui sera caractérisée dans la suite comme étant celle du monde de première modernité, prétend pouvoir analyser « de l'extérieur »³⁹ (voir *supra*). L'espace *S* échappe à cette science qui exclut l'imaginaire et s'en tient à la logique déterministe « cause-effet », quitte à l'inclure dans un système⁴⁰. Pour le ressaisir, il ne faut pas revenir à l'animisme ou au finalisme, pour qui la matière est « animée d'une cause finale, dotée d'un but qui lui serait inhérent⁴¹ », c'est-à-dire abandonner l'idée « rationnelle » qu'elle est inanimée et n'est mue uniquement que par des causes externes. Ce qu'il s'agit d'abandonner est le « principe de l'ordre par l'ordre » (ou de l'ordre à partir de l'ordre) sans lui substituer celui de l'auto-organisation, qui n'est

somme toute qu'un retour au finalisme. Il faut accepter d'être confronté à l'irréversibilité des phénomènes, à l'incertitude radicale et au fait que toute organisation est une « hétéro-organisation⁴² » – elle est toujours contrainte de l'extérieur par une organisation de niveau supérieur avec laquelle elle est en interaction.

- 41 Si une structure (sociale en l'occurrence) est le produit de l'imagination de l'Homme, à la différence de ce qu'il en est d'un phénomène ou d'une théorie de ce dernier, son dessin en termes de vision n'est pas soumis à l'exigence de non-contradiction (le second principe d'Aristote). Il faut bien comprendre que cette proposition ne veut pas dire qu'il y aurait lieu d'abandonner l'investigation en raison et de faire retour à la pensée magique. D'abord, au même titre que les fresques sur les murs de la grotte de Lascaux seraient les dessins d'ombres portées, une vision est bien un dessin. Ce n'est pas une copie, puisque l'ombre bouge et change quelque peu de forme. Comme cela vient d'être dit, ce dessin relève bien de l'entendement – la construction d'une vision procède d'hypothèses-axiomes dont l'ancrage est nécessairement philosophique. Ceci étant, si l'investigation en raison implique de respecter le principe de non-contradiction, l'espace S est **au-delà** de cette investigation. On peut dire de toute entité qu'elle est à la fois une chose – une entité qui a durci et qui se reproduit dans le temps – et son contraire – une entité qui ne peut que se déliter, qui est en permanence en crise latente. En conséquence, on ne peut prédire logiquement l'avenir d'une structure. La seule certitude est qu'elle entrera en crise ouverte pour des raisons qui, pour autant, ne lui sont pas extérieures. On peut comprendre après coup cette crise, mais non pas la prédire (dans sa forme) et a fortiori prédire la structure qui prendra sa place. On peut, par contre, imaginer une ou plusieurs structures virtuelles (voir Partie VI).
- 42 Toute démarche historique implique de prendre en compte les trois espaces. En adoptant une telle démarche, on se donne les moyens de comprendre que la vie sociale n'est pas enfermée dans une structure dont elle ne pourrait sortir. La structure en question n'est pas une structure sans formes. Il s'agit nécessairement d'une structure dotée de formes dites structurelles pour cette raison, sinon cela n'aurait pas de sens de parler d'enfermement. Une forme structurelle, cela vient d'être dit, est l'ombre portée d'un ensemble d'institutions observées. Tout groupement humain relève donc d'une structure formée. La vision générale d'un groupement humain, le dessin par lequel il y a lieu de commencer, est celui d'une **structure sans formes**, c'est-à-dire **la vision d'un groupement sans institutions**. Toutes les analyses développées dans le tome 2 sont strictement inscrites dans l'espace S. Elles se limitent à dessiner les structures qui se sont succédé dans l'histoire jusqu'à la société moderne et à caractériser les changements structurels qui ont eu lieu, sans pousser l'analyse jusqu'à la compréhension de ces changements. Cela vaut tout particulièrement pour celui dont est issue la société moderne. En effet, cette compréhension repose nécessairement sur les théories des changements observés. Le pluriel s'impose. Le singulier serait de mise si l'on se limitait à la théorie du premier avènement de la société moderne, celui qui a eu lieu en Europe occidentale à la suite de la Renaissance – nous allons d'ailleurs voir que ce terme convient parfaitement dès lors que, à certains égards, la cité ancienne est déjà moderne à certains égards. On passe du singulier au pluriel en prenant en compte la théorie de la modernisation du Japon, celle de la modernisation de la Chine, etc. Ces théories sont hors du champ labouré dans cet ouvrage.

Une typologie des institutionnalismes

- 43 Le recul du structuralisme à la fin du xx^e siècle, ce structuralisme du déterminisme par la structure qui n'est autre qu'une structure particulière (au sens défini *supra*) et dans laquelle l'analyste est enfermée, est la conséquence d'une montée en puissance d'analyses qui renouent avec le pragmatisme originel et la problématique compréhensive de Max Weber. Il ne s'agit pas pour autant d'un simple recopiage. Ces analyses relèvent, nous l'avons vu, de ce que François Dosse appelle *l'Empire du sens*. Elles ne supplantent pas seulement celles du « déterminisme par la structure ». Elles supplantent aussi, tout particulièrement en économie, celles qui relèvent du « déterminisme par le calcul rationnel » – celui auquel procède l'individu doté d'une rationalité substantielle parfaite.

Le nouveau sens de l'étiquette « pragmatiste » au tournant du xxi^e siècle

- 44 Nous avons vu que l'étiquette « pragmatiste » acquiert alors un nouveau sens : une recherche en science sociale est telle si elle « accorde une position centrale à l'action dotée de sens, réhabilite l'intentionnalité et les **justifications** des acteurs dans une détermination réciproque du faire et du dire⁴³ ». Ainsi, on ne peut dire quelque chose sur l'orientation objective d'une activité humaine que si l'on prend en compte non seulement la signification que la personne concernée donne à celle-ci, si on lui demande, mais aussi la justification qui lui est associée – le discours qui énonce que les raisons avancées dans la signification sont de bonnes raisons pour l'auteur de l'activité⁴⁴. Comme telles, ces justifications sont des justifications de pratiques individuelles et, en modernité, elles sont personnelles, en ce sens qu'elles manifestent l'existence d'un intérêt propre de celui qui réalise la pratique, intérêt qui ne se confond pas avec un intérêt général. Pour autant, on ne peut les dissocier des justifications, énoncées à l'occasion par tel ou tel membre de la communauté ou de la société, des normes qui tout à la fois habilitent et contraignent les activités au sein de celle-ci. D'ailleurs, les justifications personnelles n'ont pas toujours existé, les justifications associées aux significations proprement traditionnelles des pratiques ne mettant en jeu aucun intérêt personnel (voir *infra*). Au sens précis retenu ici, une problématique pragmatiste du vivre-ensemble des humains accorde une place centrale à l'articulation entre les justifications des pratiques et les justifications des normes en tant qu'elles légitiment les institutions. À ce titre, il va être établi dans la suite que seules les normes qui désignent qui a le droit de faire doivent être justifiées en termes de justice parce qu'elles créent des inégalités entre les humains. Ce n'est pas le cas des normes qui disent comment faire, normes pour lesquelles la disposition à les suivre procède seulement de l'expérience de leur efficacité – elles permettent d'atteindre de façon satisfaisante le but de ce « faire ». Si, comme c'est le cas dans cet ouvrage, la problématique adoptée est aussi historique, les justifications (y compris les justifications personnelles lorsqu'elles existent) ne se comprennent qu'en rapport avec le contexte institutionnel (ou la forme de vie, si l'on préfère) dans lequel elles sont exprimées. S'agissant des justifications des normes, elles mettent toujours en avant les résultats qui sont attendus de celles qu'il s'agit d'instituer (qu'elles soient nouvelles ou en remplacent d'autres), tandis qu'à contrario, la contestation de normes instituées est

toujours un discours qui stipule que le résultat constaté diverge du résultat attendu ayant justifié leur institution. Il n'en reste pas moins qu'un institutionnalisme simplement pragmatiste est un choix envisageable, en s'en tenant alors à la définition de François Dosse.

Différences synchroniques et changements diachroniques : quatre institutionnalismes

- 45 Cette nouvelle définition du pragmatisme ne suffit pas à construire une typologie pertinente des institutionnalismes. On doit y ajouter l'idée que la complexité de la vie sociale tient à la différence et au changement⁴⁵. Cela conduit à prendre en compte, d'un côté, la capacité à ressaisir les **différences synchroniques** de toutes sortes, à commencer par celles qui peuvent exister entre les comportements des membres d'un groupement humain, sans réduire ces différences à la survivance de comportements passés, et, de l'autre, la capacité à ressaisir les **changements diachroniques** sans les réduire à des différences synchroniques. On débouche ainsi sur la distinction entre quatre institutionnalismes⁴⁶ (voir Tableau 9).

Tableau 9. Une typologie des institutionnalismes

		Les changements diachroniques	
		...ne sont pas expliqués (sans réduction)	...sont expliqués
Les différences synchroniques	...ne sont pas expliquées (sans réduction)	Institutionnalisme rationnel (IR)	Institutionnalisme historique (IH)
	...sont expliquées	Institutionnalisme pragmatiste (IP)	Institutionnalisme historique et pragmatiste (IHP)

Source : auteur

- 46 Cette typologie permet de bien comprendre la différence qui existe entre l'institutionnalisme historique (IH) et l'institutionnalisme historique et pragmatiste. Ainsi la théorie de la régulation relève de l'IH, même si, comme nous l'avons vu, certains régulationnistes entendent prolonger les analyses de Commons qui se rattachent au pragmatisme, mais c'est au sens ancien de cette étiquette, celle qui ne fait pas explicitement une place à la justification. De même l'« institutionnalisme juridique » de Geoffrey Hodgson relève de l'IH⁴⁷.
- 47 La place centrale accordée dans l'IHP aux justifications des normes et aux critiques qu'elles soulèvent ne doit pas conduire à une vision angélique de tout vivre-ensemble des humains en ignorant la position sociale de ceux qui s'expriment. En effet, certains acteurs ou groupes d'acteurs peuvent faire usage de la violence pour obliger les autres à adopter certaines normes. Mais il va être précisé dans la suite que l'on doit alors bien distinguer l'exercice de la violence physique et celui de la violence symbolique. L'usage

de la violence physique, c'est-à-dire de la force, ne relève pas d'une justification mettant en jeu d'une façon ou d'une autre une certaine conception de ce qui est bien pour l'être humain, quand bien même les normes en tirent leur légalité. On parlera à ce titre de justification en antériorité du juste. Pour sa part, la violence symbolique consiste à utiliser sa position sociale acquise et sa capacité de conviction (rhétorique) lorsqu'il s'agit de justifier telle ou telle norme relative à la question de qui a le droit de faire. Elle participe de tout débat de justification mettant en jeu une idée du bien. Cette problématique s'écarte donc aussi bien de celle qui postule que tout ordre social (constitué par des normes) est le produit de la violence exercée par les dominants à l'encontre des dominés (Marx, Foucault, Bourdieu) que de celle pour qui l'enjeu de tout ordre social est de conjurer la violence qui naît du désir rationnel de possession de l'être humain (North, Wallis et Weingast, 2010).

NOTES

1. Pour la caractérisation de ces catégories, je suis redevable à Abdelali Attioui, qui en a traité dans sa thèse (Attioui, 2014). Leur articulation m'est propre.
2. Esfeld M., *Philosophie des sciences. Une introduction*, Lausanne, © Presses polytechniques et universitaires romandes, 2006, p. 4.
3. « L'aliénation par rapport à la Terre est devenue, est restée la caractéristique de la science moderne », Arendt, 1992, p. 334. « Nous manions la nature d'un point de l'Univers situé hors du globe. Sans nous tenir réellement en ce point dont rêvait Archimède (*dos moi pou stô*), liés encore à la Terre par la condition humaine, nous avons trouvé moyen d'agir sur la Terre et dans la nature terrestre comme si nous en disposions de l'extérieur, du point d'Archimède », *Ibid.*, p. 332.
4. Arendt, 1992, p. 45, à propos des *Confessions* d'Augustin d'Hippone, Livre X, p. 33.
5. Esfeld M., *Philosophie des sciences. Une introduction*, Lausanne, © Presses polytechniques et universitaires romandes, 2006, p. 8.
6. Carnap, 2002 [1928].
7. Esfeld M., *Philosophie des sciences. Une introduction*, Lausanne, © Presses polytechniques et universitaires romandes, 2006, p. 13-14. À noter que l'on doit parler de néopositivisme parce qu'il n'y a pas de rupture avec le positivisme lorsqu'on retient des propositions empiriques élémentaires comme point de départ. Ce qui est retenu de la critique de Kant, en conduisant à parler de nouveau positivisme, est le fait que ces propositions sont désormais considérées comme des constructions.
8. *Ibid.*, p. 15.
9. Ce philosophe était proche des pragmatistes américains Peirce, James et Dewey. Il s'est fait connaître par un article ayant pour titre *Les deux dogmes de l'empirisme*, publié en 1951. Il est courant d'associer Quine à Duhem. Une façon simple d'exprimer leur point de vue épistémologique commun est la suivante : l'idée que le couple « théorie-faits » serait localement un dualisme est illusoire. En effet, le protocole qui préside à la production de faits locaux est fonction d'un ensemble de théories qui comprend la théorie locale élaborée, en ce sens que certaines des hypothèses-axiomes dont elle part sont communes à cet ensemble ; resitué dans cet environnement plus large, le couple local « théorie-faits » se présente pour ce qu'il est, c'est-à-dire une dualité, et non un dualisme.

10. Il s'est fait connaître par un papier présenté à l'université de Londres (Sellars, 1956).
11. Esfeld, 2006, p. 33.
12. Dans mon cours « Problématiques et méthodes de l'économie » de l'École doctorale d'économie de Grenoble (version polycopiée de 2005), la reformulation retenue était la suivante : une théorie est reconnue comme « scientifique » si elle est à la fois **logique** (sa construction ne doit pas comprendre de failles logiques), **réaliste** (son cadre d'analyse peut être mis en relation avec des entités qui sont l'objet immédiat de la connaissance empirique, étant entendu qu'il n'y a pas d'impressions sensorielles sous forme de représentations mentales qui soient l'objet immédiat de nos connaissances empiriques) et **pertinente** (elle doit être corroborée, c'est-à-dire capable d'expliquer). Ce cours n'incluait pas encore le passage à l'épistémologie triadique présentée dans le présent chapitre. Voir la première publication dans laquelle elle est présentée (Billaudot, 2009a).
13. Repris de Esfeld (2006, p. 49-78). Cette reconstruction des concepts d'une ancienne théorie à partir de ceux d'une nouvelle théorie sera d'abord réalisée dans la partie IV de cet ouvrage, à propos de la formation des prix. La nouvelle conception qui en sera proposée permettra de reconstruire les deux « anciennes » conceptions, d'une part la théorie des prix de production et de l'autre la théorie des prix fondée sur les utilités qui sont incommensurables entre elles, tout en prédisant l'une et l'autre que le marché est faiseur de prix. Nous y reviendrons dans la conclusion générale, en analysant avec la vision construite en termes de société marchande, pour laquelle ce marché est le marché économique.
14. À propos de ce débat qui se poursuit au-delà de ce qui vient d'être présenté, voir notamment (Robert, 2005).
15. Voir l'ouvrage de Davidson (1980).
16. D'ailleurs, cela vaut tout autant pour la philosophie analytique.
17. Comme cela a déjà été dit, ces deux expressions sont reprises de Michel Foucault (1969, p. 17) qui, comme Karl Marx, retient une problématique historique.
18. Wittgenstein, 1976 [1949-1951], p. 131. Pour ce dernier, le parler du langage, ses mots, ses concepts font partie d'une activité et ce n'est que dans cette activité que les mots acquièrent leur sens. Il n'y a donc pas place pour une théorie unifiante de la connaissance. Il n'y a pas de référent abstrait par l'intermédiaire duquel une correspondance pourrait être établie entre les mots d'un jeu de langage particulier et les mêmes mots d'un autre jeu de langage. En conséquence, tous les concepts généraux sont **flous**. Expliquer un tel concept, ce ne peut être que **montrer les exemples de son utilisation, décrire les situations où il est en fonction** – voir à ce sujet Lecourt (1982) et Di Ruzza (1988). Il revient au même de dire que toute signification exprimée par un acteur ne peut être comprise sans se référer à la situation de la personne qui s'exprime, c'est-à-dire au système des institutions sociales qui encadrent son activité. Sur cette question, voir Vincent Descombes (1996) étant entendu que *Les Institutions du sens* dont il traite ne sont pas celles dont il vient d'être question ; c'est du rapport entre les deux registres dont cet auteur parle.
19. Voir Pirou (1939).
20. *Le Petit Robert*, 1986, p. 1505.
21. Citation de Dewey figurant dans la rubrique « Pragmatisme » de l'*Encyclopédie Universalis*.
22. Voir Tome 1, Partie I, Chapitre 1 et Partie II, Chapitre 4.
23. Rousselière, 2012, p. 37-99. Ce dernier traite « de la manière dont on peut établir un fait stylisé via une procédure économétrique » (*Ibid.*, p. 46) en étudiant tout particulièrement « la place de l'*a priori* théorique » dans cette construction (*Ibid.*, p. 48, souligné par l'auteur). Il part du constat que l'économétrie a connu un fort développement afin de « prendre en compte le caractère fondamentalement systémique des phénomènes sociaux, caractère habituellement maltraité par l'économétrie classique (fondée sur la distinction nette entre variables explicatives et variables expliquées) » (*Id.*). Ce développement donne lieu à un débat virulent entre

l'approche dite d'équations structurelles défendue par James J. Heckman (2005) et **l'approche statistique** défendue par Michael E. Sobel (2005). La première vise à tester une théorie qui est présente dans la forme structurelle (*a priori* théorique explicite). La seconde est sans *a priori* sur les idées économiques parce qu'elle vise à « mettre en concurrence différentes approches par rapport à un fait stylisé à construire » (*Ibid.*, p. 49). L'analyse de ce débat, avec la tentative de dépassement de l'opposition entre les deux approches faite dans Heckman (2010), le conduit à mettre en évidence que le recours à une théorie scientifique dans toute analyse économétrique de causalité (simple ou systémique) n'intervient que dans la première des trois tâches que distingue Heckman ; à savoir, définir l'ensemble des hypothèses de la situation contrefactuelle – « la situation qu'on observerait si l'effet qui nous intéresse n'avait pas lieu » (*Ibid.*, p. 50). Il en conclut que (i) « on peut laisser une place à la subjectivité du chercheur dans ce "qu'il cherche dans les données", en retenant diverses situations contrefactuelles correspondant à diverses approches » (*Ibid.*, p. 51) et (ii) « ces méthodes peuvent être utilisées couramment en sciences sociales pour permettre aux faits ainsi construits d'aboutir à une certaine forme d'objectivité » (*Id.*). Ainsi, on évite le piège qui consiste à enfermer une méthode dans une approche et on échappe à ces débats entre théories relevant des « rhétoriques de l'intransigeance » (*Ibid.*, p. 65).

24. D'ailleurs, ce fait construit est toujours un **fait stylisé**, en ce sens qu'il est construit en sélectionnant certaines variables (observables ou inobservables), c'est-à-dire en faisant abstraction de tout un pan du réel duquel ledit fait a été extrait.

25. Voir note 26. C'est ce que Damien Rousselière (2012) a montré en reprenant à son compte une proposition de James Heckman (2010).

26. S'agissant d'un lien simple, on est seulement en présence de deux types : le lien peut être dans un sens (ex. : la cause de l'augmentation des salaires est la hausse des prix ; l'appartenance à l'Église catholique est la cause d'un vote majoritairement à droite) ou dans l'autre (ex. : la cause de l'augmentation des prix est la hausse des salaires ; la cause de l'appartenance à l'Église catholique est un positionnement politique à droite). Les types sont plus nombreux en cas de lien systémique, dès lors que plusieurs variables peuvent être retenues comme variables d'action sur le système (ex. : pour la relation entre la hausse des salaires et la hausse des prix, ces autres variables peuvent être le niveau ou l'évolution du taux de chômage, le niveau ou l'évolution de la rentabilité des entreprises, etc.).

27. Nous avons vu dans la deuxième partie que certaines analyses, en s'en tenant toujours à deux espaces d'analyse, prenaient toutefois leur distance avec le mode empirico-formel poppérien en retenant un ordre – d'abord observer, puis expliquer. C'est le cas pour l'école de Bloomington et aussi pour la TR. De plus, la particularité de cette dernière est aussi de faire, sur le plan théorique, une distinction entre le structurel et l'institutionnel. Passer de deux à trois espaces donne tout son sens à cette distinction. Ce changement de paradigme est une nécessité dès lors qu'on abandonne le mode poppérien.

28. Duperthuy, 2009. Dans cette thèse de très haute volée, celui-ci a tout particulièrement mobilisé le travail de René Thom sur la morphogenèse. L'appropriation critique de cette thèse a consisté pour l'essentiel à revoir sa proposition à la lumière de la problématique historique, institutionnaliste et pragmatiste. Une première présentation de cette appropriation critique se trouve dans Billaudot (2009a).

29. Pour la suite, il est utile de préciser que ce détachement, relatif ou total selon la vision considérée, vis-à-vis de l'espace et du temps, est tout à fait distinct de la **distanciation spatio-temporelle** dont parle Anthony Giddens, concept qui est mobilisé dans la construction de la fresque historique des sortes de groupement humain (Chapitre 8). La définition qu'en donne ce dernier est « extension des systèmes sociaux à travers l'espace-temps à partir de mécanismes d'intégration sociale et d'intégration systémique » (1987, p. 441). Quant à l'espace-temps (concept qu'il reprend du géographe Hägerstrand), il s'agit de la situation de toute activité routinière quotidienne : cette dernière est pensée dans l'espace-temps et ce dernier fait corps avec la vie

quotidienne. La difficulté de compréhension de ce concept de distanciation vient du fait qu'il ne doit pas être confondu avec le passage dans l'histoire de processus d'institution qui relèvent essentiellement de l'intégration sociale – « réciprocité de pratiques entre acteurs dans des circonstances de co-présence conçues comme des rencontres qui se font et se défont » – à des processus qui relèvent de l'intégration systémique – « réciprocité entre acteurs ou collectivités dans un espace-temps étendu, hors des conditions de co-présence » (glossaire de 2007). En effet, ces deux types d'intégration que Giddens distingue sont à l'œuvre dans la distanciation. Cette dernière est une extension **à travers** l'espace-temps, c'est-à-dire à travers des situations différentes de vie quotidienne ; autrement dit, un système social relevant d'une telle distanciation englobe des situations différentes de vie quotidienne et se reproduit bien que les conditions de la vie quotidienne changent. Le détachement dont il est question ici n'est pas une extension. Ce n'est donc pas un détachement de l'espace-temps de Giddens, mais un détachement vis-à-vis d'un système social concret situé dans l'espace et le temps. Pour autant, c'est bien de structure, au sens tout à fait général qu'en donne Descombes (voir *supra*), dont il s'agit des deux côtés.

30. En sciences économiques, la position épistémologique la plus extrême dans ce quatrième débat est celle de Milton Friedman qui, en défendant le point de vue qu'une théorie doit être jugée uniquement par la justesse de ses prédictions, et non par le réalisme de ses hypothèses, ajoute que l'irréalisme des hypothèses s'accorde avec un degré élevé de pertinence. La théorie est alors considérée comme un simple instrument de prévision. Cela explique pourquoi on parle couramment d'**instrumentalisme** à propos de cette posture épistémologique. Voir Friedman (1953 ; trad. fr., 1995).

31. Voir notamment De Bernis (1987).

32. Autrement dit, toute théorie de science sociale est historique. Sa durée de pertinence est nécessairement limitée.

33. Musgrave, 1981. Une présentation de cet éclaircissement se trouve dans l'ouvrage de Steve Keen. Ce dernier retient que « les hypothèses d'exclusion énoncent que certains aspects de la réalité n'ont pas d'effet, ou très peu, sur le phénomène étudié », « une hypothèse essentielle définit les conditions sous lesquelles une théorie particulière s'applique » et « une hypothèse euristique est une hypothèse dont on sait qu'elle est fausse, mais que l'on formule dans un premier temps, avant d'aller vers une théorie plus générale » (Keen, 2014, p. 198-201).

34. Ce n'est pas le cas pour une plume. Mais il ne dit pas en quoi cet éclaircissement conduit à distinguer divers sens pour « réaliste ».

35. Si l'on considère l'hypothèse essentielle citée en exemple, en s'attachant à la recherche d'une explication de ce qui se passe sur le marché financier d'échange des titres déjà émis, une théorie construite en réduisant l'incertitude radicale à du risque ne prédit pas la formation de bulles financières qui finissent par éclater, tandis qu'une théorie construite en incertitude radicale, telle celle de Keynes, prédit la formation de bulles – et leur nécessaire éclatement en raison de la précarité de la convention retenue pour surmonter l'incertitude radicale (voir *infra*).

36. Je me permets à ce sujet une note d'ordre personnel. J'ai eu au début des années 2000 à assurer au Maroc la direction d'un projet financé par l'UE et ayant pour objet d'aider l'administration marocaine à se doter d'instruments modélisés pour apprécier les conséquences sur l'économie marocaine de l'adhésion du Maroc à la zone de libre-échange euro-méditerranéenne. J'étais de ce fait intégré dans les structures de l'administration marocaine. Je me suis douloureusement « cogné » contre ses formes et j'ai mis du temps à comprendre quelle était l'origine de cette douleur ; à savoir, que ces formes étaient différentes de celles de « ma » société, formes que je connaissais et pour lesquelles j'avais appris à ne pas me cogner contre elles. Je suis profondément reconnaissant à mes amis marocains de m'avoir aidé à surmonter cette douleur et à en situer l'origine. Je suis convaincu que, sans cette expérience durable, je ne serais jamais parvenu à exprimer tout ce qui est consigné dans cet ouvrage, dans la mesure où je

me suis trouvé dans l'obligation de comprendre, de l'extérieur, la société moderne pour expliquer pourquoi la « modernisation » de la société marocaine est si problématique. L'hypothèse-conjecture qui sera avancée à ce propos à la fin de cet ouvrage est que l'islam n'est pas « soluble » dans la première modernité. Son élaboration théorique n'est pas faite dans cet ouvrage.

37. Concernant les faits, l'exigence est que le protocole déduit de la vision soit fiable, c'est-à-dire que l'on obtienne à chaque fois le même résultat quand on applique ce protocole (tous les chercheurs doivent parvenir au même).

38. L'avancée des neurosciences, à condition qu'elles s'extirpent du paradigme de la science de première modernité (voir *infra*), devrait permettre de comprendre le rapport qui existe entre l'imaginaire et l'inconscient. À ce sujet, Jean-François Dortier nous dit, dans *L'Homme, cet étrange animal*, qu'au sein des sciences cognitives « ce n'est que depuis peu que l'imagination est en phase de réhabilitation » et plus généralement que « depuis peu, les sciences humaines redécouvrent de rôle essentiel de l'imagination créative » (Dortier, 2012, p. 11). Selon lui, « au sens courant, l'imagination est le fait de se transposer en pensée dans un monde qui n'existe pas encore, qui n'existe plus ou n'existera jamais. Imaginer, c'est ce que l'on fait toute la journée quand on s'évade en pensée hors de l'ici et maintenant, pour plonger dans ses souvenirs, penser à ce que l'on va faire demain [...] » (*Id.*).

39. À ce titre, ce n'est pas en envoyant des engins d'observation dans l'espace ou en allant marcher sur la lune qu'il sort de la caverne en question.

40. Voir la critique qu'en fait Jean-Jacques Kupiec (2008), auteur dont l'apport est pris en compte dans le chapitre suivant.

41. Kupiec, 2008, p. 103.

42. *Ibid.*, p. 102.

43. François Dosse, 1995, p. 12, je souligne.

44. Cela n'implique pas, pour autant, de prendre ce discours pour argent comptant sans le soumettre à des épreuves de vérité. Nous avons vu que Weber se limite à la signification. Nous allons voir dans le prochain chapitre que c'est aussi le cas pour Anthony Giddens.

45. « La première grande vérité à laquelle nous sommes confrontés est celle de la différence. [...] La deuxième grande vérité qui saute aux yeux, c'est le changement. [...] Ce qui ajoute une nouvelle dimension au déploiement des différences. [...] Différence et changement. Ce sont les deux pierres sur lesquelles vous pouvez construire votre citadelle de la connaissance », nous dit le penseur indien Svami Prajnanpad (Srinivasan, 1984, p. 19-24).

46. Une première présentation de cette typologie se trouve dans Billaudot (2006). Les travaux antérieurs sur cette question, ceux de Paul DiMaggio et Walter Powell (1991), de Peter Hall et Rosemary Taylor (1996), de Paul DiMaggio (1998), de Bruno Théret, (2000a et 2000b) et de Klaus Nielsen (2001) distinguent trois (néo)institutionnalismes : l'institutionnalisme du choix rationnel propre aux économistes (Williamson), l'institutionnalisme sociologique, qualifié comme tel parce qu'il est courant en sociologie des organisations (DiMaggio et Powell, s'y rattachent) et l'institutionnalisme historique (Hall, en science politique en est l'un des principaux promoteurs, avec les membres de l'École de la régulation en économie). Dans Billaudot (2004), il est fait état d'une typologie à trois positions, qui est produite à partir d'une appropriation critique de ces travaux. Ces trois positions sont l'IR, l'IP et l'IH de la nomenclature à quatre postes finalement construite. À cette étape, les définitions suivantes sont retenues. L'IR couple le calcul et la coordination, soit une vision fonctionnaliste des institutions (la fonction explique la genèse) ; l'IP couple la culture et la coordination, ce qui revient à concevoir les institutions comme des modèles moraux ou cognitifs permettant l'interprétation et l'action individuelle, le cadre de référence faisant l'objet d'un choix entre plusieurs possibles (la fonction découle de la genèse) ; enfin, l'IH articule calcul et culture et fait reposer la genèse des institutions sur la résolution de conflits dans un institutionnel en crise, la fonction d'une forme institutionnelle particulière ne se

comprenant qu'après coup en raison du système institutionnel dans lequel elle s'inscrit (dissociation entre genèse et fonction). Au regard de cette typologie construite en compréhension, l'économie des conventions relève de l'IP et la théorie de la régulation, de l'IH.

47. Hodgson, 2015.